

MOHAMMAD RABIE

# La Bibliothèque enchantée

*roman traduit de l'arabe (Égypte)  
par Stéphanie Dujols*

*ACTES SUD/Sindbad*



## CHAHER

Il était déjà tard quand je suis arrivé à Abbaseya. J'ai cherché en vain la bibliothèque. J'ai questionné un passant, puis un autre ; ils ne savaient pas. J'ai demandé à un homme posté dans un kiosque à cigarettes, il m'a indiqué un endroit au loin dans la rue Ahmed Saïd. Je m'y suis dirigé tout en continuant à interroger les gens pour être sûr. Il y en avait beaucoup qui n'avaient jamais entendu parler de cette bibliothèque. Le quartier est-il à ce point immense ? À moins que les passants n'y vivent pas, ils viendraient juste y faire une course, avant de repartir ? Il y avait beaucoup d'ateliers de mécanique, des magasins de pièces détachées, des voitures garées sur les côtés, le ventre ouvert, attendant d'être réparées. Une échoppe à jus de fruits où je me suis arrêté pour boire un lait à la noix de coco, puis un marchand de poisson fermenté que j'ai deviné à l'odeur. Je me suis souvenu que je n'en avais pas mangé depuis un certain temps. Je faisais quelques pas, puis à nouveau je m'enquérais du chemin de la bibliothèque. J'imaginai une bâtisse énorme, imposante : grandes fenêtres arquées, hauts plafonds, murs habillés d'ornements et de papiers peints de luxe. Mais à quoi bon me l'imaginer puisque je n'allais pas tarder à y pénétrer ? J'ai marché jusqu'au bout de la

rue Ahmed Saïd sans rien trouver. J'ai encore demandé à un mécanicien. Il a désigné l'autre extrémité de la rue en précisant que c'était là-bas, près de la faculté d'ingénierie. J'ai refait tout le chemin dans l'autre sens jusqu'à arriver à la faculté. À côté il y avait d'immenses bâtiments – une usine – et en face des immeubles d'habitation. Je me suis assis sur un banc de pierre. Je regardais les étudiants aller et venir autour de la faculté. Pris de découragement, je me suis dit que j'allais rentrer chez moi. J'attendrais le lendemain pour reprendre les recherches dans le quartier, ou bien je retournerais au travail et demanderais à être dispensé de cette mission. Comment pouvait-on me charger d'une tâche pareille sans me fournir aucune aide, pas même un guide ? M'arrachant de ce banc, je me suis éloigné. C'est là que j'ai vu le mur d'enceinte, au loin, avec son revêtement ocre et rugueux, presque noir vers le bas, et puis le portail, une gigantesque porte de bois incrustée de métal – par souci de consolidation ou d'ornementation, je l'ignore. Parvenu là-bas, j'ai frappé contre le portail. Pas de sonnette, pas de gardien assis à côté sur un banc. Une petite porte s'est détachée, puis ouverte en pivotant vers l'intérieur. Une petite porte enchâssée dans le grand portail. Le jeune homme qui ouvrait a fait : "Oui ?" Il m'a informé que la bibliothèque était fermée. "On s'arrête à sept heures." Je l'ai remercié et j'ai dit que je repasserais le lendemain.

Je repars dans la même rue en me disant que je vais monter dans un microbus qui me rapprochera de chez moi. Il y a bien moins de circulation à présent ; même les passants se font plus rares. J'irai d'abord acheter du poisson fermenté. Mais j'hésite en me rappelant cette

odeur âcre qui s'incruste jusque dans les meubles et les murs. Je me plante devant la boutique, indécis. Le marchand peut ouvrir le poisson et me le nettoyer si je le lui demande. J'hésite encore ; puis je m'éloigne. Je marche la poitrine serrée. La journée a passé sans que j'arrive à rien. M. Abdel-Rahman ne quitte pas mes pensées. Son dernier coup bas aura consisté à m'envoyer ici – il m'a demandé de visiter cette bibliothèque avant d'entamer ma mission. D'habitude, moi, au bureau, je ne fais rien. Je reste assis à attendre qu'on me donne une petite tâche. Cela se produit une fois par semaine. M. Abdel-Rahman s'arrange toujours pour qu'on ne me confie pas de travaux trop longs ou trop compliqués. C'est bien la première fois qu'il me charge d'une mission sur le terrain.

“Tu es un grand lecteur”, m'a-t-il dit avec un petit sourire. M. Abdel-Rahman est habitué à me voir avec un livre à la main, pendant que les autres employés lisent le journal *Al-Ahram* ou sont occupés à bavarder. On ne croule pas sous le travail. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi ils emploient tout ce monde.

Lorsque j'ai demandé à M. Abdel-Rahman combien de temps durerait ma mission, il m'a répondu : “Tu as un mois ; de quoi rédiger une évaluation. Je veux un rapport détaillé du bâtiment.”

Il m'a envoyé chercher le dossier de la bibliothèque aux archives pour que j'en photocopie le contenu. Attrayant cette masse volumineuse, j'en ai feuilleté quelques pages. Certaines retraçaient l'histoire du lieu, d'autres en faisaient la description, ou détaillaient les dépenses et les noms des employés. Il y avait aussi des feuilles éparses. J'ai signé contre réception du dossier et promis à l'agent de le lui rendre aussitôt. Je suis allé au bureau

des photocopies, ou à la “machine”, comme on dit. J’ai attendu debout qu’on me fasse une copie de chaque feuille. Les grandes étaient réduites au format des feuilles vierges ; les petites laissaient de grandes marges sur la page. Il y avait des feuillets agrafés en petits paquets, d’autres isolés. Des extraits d’articles de presse – ou peut-être des publicités –, des liasses de reçus et de factures. Tout cela dupliqué puis replacé à l’intérieur du dossier original. J’ai mis les photocopies toutes fraîches dans un nouveau dossier à la couverture plus rigide. Les feuilles avaient toutes la même taille, elles étaient faciles à ranger. Pour finir, cela a fait comme un livre ou une revue à la couverture verte, sans titre ni en-tête. Le vieux dossier gisait sur le bureau, tout défraîchi, avec ses bords effilochés. Son centre présentait un renflement, là où se concentraient les feuilles de petit format. On aurait dit un cheikh un peu ventru. J’ai emporté les deux dossiers, l’original et la copie, j’ai rendu le premier aux archives et je suis sorti avec l’autre.

En rentrant chez moi, je me demande pourquoi je n’ai pas cherché l’adresse dans ce dossier que j’ai sous le bras au lieu de perdre mon temps à fouiller le quartier. Je ne l’ouvre pas pour autant, cela n’a plus de sens.

\*

J’étais campé devant la bâtisse. Rien à voir avec ce que j’avais imaginé. On aurait dit un immeuble d’habitation, tout ce qu’il y a de plus ordinaire. Pas d’enseigne gigantesque affichant le nom de la bibliothèque, juste une petite plaque de marbre où on lisait en lettres gravées :

“Bibliothèque de Mme Kawkab Ambar\*”. Pas de vaste hall non plus, ni de large escalier, mais un petit seuil étroit. J’entre. Je trouve un escalier revêtu de marbre blanc, ou qui le fut autrefois. Un réceptionniste est assis dans le vestibule – à moins que ce ne soit l’employé de la bibliothèque. Il lit un journal posé sur son bureau, lequel semble ne pas avoir bougé de sa place depuis des siècles. Je m’avance vers lui et me présente. Je suis un employé du ministère des Biens de mainmorte\*\*, nous sommes collègues. Abou al-Maâti Abou al-Kheir me sourit en me priant de bien vouloir entrer. Je lui dis que je vais faire un petit tour à l’intérieur. Il me demande de laisser ma sacoche dans l’un des casiers alignés sur le côté, ce que je fais.

De la main droite, il m’indique une porte. “Vous avez là le premier appartement de la bibliothèque !” Je comprends maintenant qu’à l’origine l’édifice n’a pas été conçu comme une bibliothèque. J’ai l’impression de pénétrer dans un appartement normal. Une grande salle meublée d’une table de lecture et de quelques chaises. Sur les côtés, on voit plusieurs portes menant à d’autres pièces, avec des rayonnages en bois où sont posés les livres et de nombreuses armoires de bibliothèque en enfilade, à moins d’un mètre d’intervalle. Les

---

\* Kawkab signifie “planète”, “astre”, et Ambar “ambre”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

\*\* En Égypte le ministère des Biens de mainmorte (ou ministère des *Waqfs*) gère à la fois les affaires religieuses au sens large et les biens religieux de mainmorte (les *waqfs*). Ces derniers consistent en des donations faites à perpétuité à une œuvre d’utilité publique, pieuse ou de bienfaisance, ou à des individus. Une fois frappés de mainmorte, ces biens sont placés sous séquestre et “immobilisés”, ou inaliénables, c’est-à-dire qu’ils ne peuvent être ni donnés, ni échangés, ni vendus, ni légués en héritage.

pièces débordent de rayons et d'armoires. J'entre dans une pièce au hasard et promène mon regard sur les étagères. Pris de curiosité, je me mets à lire les titres des livres. Voici un roman, puis un essai de théologie comparative, suivi d'un ouvrage d'économie. Un assemblage incohérent de sujets hétéroclites. Aucun ordre dans les rayons. Je sors de cet appartement pour monter au premier étage, entièrement occupé par un appartement identique à celui du rez-de-chaussée. Une copie conforme, si ce n'est quelques infimes dissemblances ici ou là. Je parcours les titres. Comme en bas, les thèmes n'obéissent à aucun ordre. Je m'assois dans un fauteuil de cuir à l'extérieur. J'observe l'espace qui m'entoure. Je suis assis dans un énorme fauteuil de cuir sur un palier d'escalier dans un immeuble abritant une bibliothèque. C'est tout à fait comique. Et on me demande de procéder à l'évaluation d'un endroit pareil ! Je crois qu'en effet il convient de raser cette baraque à l'abandon et de construire à sa place une station de métro qui épargnera à la population les galères des transports pour se rendre à Abbaseya.

Entre le premier visiteur de la journée. Un homme d'une soixantaine d'années qui me scrute d'un drôle de regard, l'air de se demander qui peut bien être cet individu. Il pénètre dans l'appartement et disparaît à l'intérieur d'une pièce. Bien, je rédigerai un rapport dans lequel je recommanderai de conserver cette bibliothèque parce qu'un certain M. Pruneau, qui vient de passer devant moi, la fréquente, et que cet homme suffit à justifier son existence ! Mon intérêt s'est évanoui, toute cette histoire est proprement absurde. La direction



générale\* des Biens de mainmorte paie les salaires du personnel de la bibliothèque et règle ses dépenses d'eau, d'électricité et de téléphone, rien de plus. L'endroit est absent de la carte du développement, si développement il y a. La direction générale ne fournit aucun livre à la bibliothèque – il n'y a pas de budget consacré à l'achat de nouveaux ouvrages –, elle est complètement délaissée. En montant au deuxième étage, je vois d'énormes fauteuils en cuir sur le palier et une porte d'appartement menant à des rayonnages couverts de livres. Je grimpe jusqu'en haut de l'édifice. Partout le même spectacle. Je me dis que le propriétaire de la bibliothèque devait être bien pressé pour ne pas avoir songé à une architecture spécifique. Il s'est contenté de bâtir un immeuble ordinaire, puis d'y entreposer des livres. Peut-être découvrirai-je quelque chose sur le mystère de cette architecture "bibliothécale" dans le dossier que j'ai récupéré... Les cinq étages m'ont laissé pantelant. Appuyé contre la balustrade, je contemple le vide en bas de l'escalier. L'employé est assis à son bureau, occupé à feuilleter un document. Je le regarde tourner les pages, lire quelques lignes, puis prendre des notes. Est-ce qu'il vérifie les comptes avant de me les présenter ? Il me prend pour un inspecteur de la direction générale ! Il doit maudire cette matinée de malheur. Une pensée vicieuse me traverse l'esprit : Laissons-le avec son angoisse, celle-ci donne parfois d'heureux résultats.

---

\* Section du ministère du même nom chargée de gérer les biens de mainmorte (les *waqf*) *stricto sensu*. Cette direction générale est elle-même divisée en départements.

Par endroits, le marbre des marches est craquelé. Il y a même un palier où des dalles sont cassées ; certaines ont été remplacées par une dalle neuve, jaune et poussiéreuse, qui a l'air d'une intruse à côté du vieux marbre blanc. Ailleurs, une unique dalle blanche recouvre tout un palier ; un grand carré dont on a égalisé les bords avant de le poser. Était-ce lourd ? Comment a-t-on monté ce bloc de marbre jusqu'ici ? Les marches sont bien conservées, leur tranche n'est pas rongée comme je l'observe souvent dans les vieux immeubles du centre-ville. Toutefois elles semblent anciennes, leur couleur est devenue grisâtre, ou blanc sale. Je tente vainement de distinguer des ornements aux plafonds et sur les murs. L'homme qui a bâti cet édifice a peut-être négligé détails et fioritures par souci d'économie ; il a privilégié la qualité de la construction.

Je descends l'escalier d'un pas traînant, avant de pénétrer dans l'appartement du quatrième étage pour me promener à nouveau entre les rayons. Je repère un livre sur la poésie préislamique, puis un volume regroupant des numéros de la revue *Tout* – les gens d'autrefois avaient une vision tellement étriquée qu'on pouvait donner un nom pareil à une publication ! Pour la première fois, je trouve un livre en français, et même deux, puis un autre dans une langue que je ne connais pas. Il y a des dizaines de livres en langues étrangères.

Je suis attiré par les ouvrages de grand format. En voici un qui dépasse. Je l'extrais du rayon. C'est un livre d'anatomie humaine avec des dessins minutieux des organes. J'ignore dans quelle mesure ils sont exacts. Comparés aux planches d'anatomie en couleur que j'ai pu voir jusque-là, ils semblent naïfs. Ils sont tracés à l'encre noire. La

typographie est moderne, le livre est sorti d'une presse numérique, sur papier glacé, mais les illustrations ont l'air de surgir d'une autre époque. Je ne comprends pas comment les deux peuvent s'accorder. Je tente de lire ce qui est écrit ; je ne parviens même pas à distinguer de quelle langue il s'agit. L'alphabet est latin, tout à fait familier, pourtant je n'arrive pas à déchiffrer un seul mot. Je me dis que ce doit être un ouvrage retraçant l'histoire des illustrations anatomiques – ces œuvres de Léonard de Vinci qui prêtent à rire de nos jours. L'homme était certes un dessinateur fort talentueux, mais il reproduisait des choses auxquelles il n'entendait rien. Il dessinait le corps humain sans l'avoir examiné, ni disséqué ; il ne taillait pas dans la peau pour voir ce qu'il y avait dessous. Doté d'une imagination légendaire, il se contentait de la coucher sur le papier, d'un trait précis et virtuose, et d'ébahir ainsi son entourage. En feuilletant l'ouvrage, je tombe sur une planche de Léonard représentant les organes génitaux de l'homme et de la femme. On y voit clairement un ligament reliant le sexe masculin à la colonne vertébrale. Je continue à tourner les pages. Je trouve une planche figurant plusieurs organes accolés à l'intérieur du crâne, au lieu d'un seul cerveau. Je remets le livre à sa place.

Je redescends au rez-de-chaussée pour rencontrer le directeur de la bibliothèque. Il faut que je me présente à lui et que je l'informe de ma mission. Je le croise dans l'escalier. Il me demande qui je suis. Je lui tends mon ordre de mission, une vague lettre qui ne dit rien de la nature de celle-ci, mais recommande simplement de m'aider à écrire un rapport sur cette bibliothèque, sans faire la moindre allusion au danger qui la guette. Le personnel

de mon département a coutume de visiter les bibliothèques. On consulte les registres, on vérifie le flux des usagers. Globalement, il s'agit d'évaluations de routine. Parfois il faut à peine une heure à l'employé pour recueillir les informations qu'il recherche sur un établissement, puis encore une heure pour rédiger son rapport, et le tour est joué. Le rapport est lu par le chef du département et par le directeur général, qui le signent, après quoi on le conserve dans le dossier de la bibliothèque en question. Le directeur ne sait pas encore qu'il va me revoir plusieurs fois et que, pour finir, je rédigerai un rapport qui *a priori* devrait entraîner la destruction de la bibliothèque. Mais si sa disparition est inéluctable, à quoi bon tout ce tracassé ? Ma mission est bien épineuse. Pourquoi a-t-on choisi quelqu'un comme moi pour écrire ce rapport ?

Tout en me parlant, le directeur regarde par-dessus ma tête. Il est grand de taille, élégant, sa mise est surprenante pour un fonctionnaire vivant des subsides d'un organisme d'État. Il sourit gentiment mais parle peu. Peut-être l'ai-je dérangé dans sa tournée quotidienne ? Il est occupé à vérifier ce qui se passe à l'intérieur du bâtiment, et moi je suis là à lui prendre de son temps. Il me dit pourtant qu'il est entièrement à mon service, que je sois un employé en mission ou un visiteur ordinaire.

Ce troisième individu rencontré dans la bibliothèque n'aura guère manifesté d'intérêt à mon égard ; m'abandonnant dans l'escalier, il est descendu au rez-de-chaussée, où se trouve son bureau. J'observe la lumière tamisée à l'intérieur des pièces de l'appartement : le dessus des rayonnages est très faiblement éclairé, si bien qu'on peut à peine lire les noms des auteurs et les titres des ouvrages.